Philippe Forest

L'AUTOFICTION

Que sais-je?

À lire également en
Que sais-je ?

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Henri Suhamy, *Les Figures de style*, n° 1889.
Michel Erman, *Les 100 mots de Proust*, n° 3989.
Carlo Ossola, *Dante*, n° 4129.
Mathieu Messager, *Roland Barthes*, n° 4138.
René Guitton, *Les 100 mots de Rimbaud*, n° 4174.
Jean-François Duval, *Les 100 mots de la Beat Generation*, n° 4278.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-7154-3857-6
ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1re édition : 2026, octobre

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
5, allée de la 2e DB, 75015 Paris

Introduction

Abandonnant aux journalistes et aux critiques le domaine de ce que l'on appelle parfois « l'extrême contemporain », l'histoire et la théorie littéraires, telles qu'on les pratique à l'université française, ont longtemps tardé à s'intéresser au roman d'aujourd'hui. C'est chose faite désormais. Depuis quelques années déjà, on commence à raconter ce que fut l'histoire du roman français le plus contemporain, celui qui s'est développé – disons – depuis la toute fin du XXe siècle. Tous les observateurs, tous les analystes s'accordent pour remarquer que cette histoire serait caractérisée voire dominée par l'émergence d'un phénomène dont certains se réjouissent et que d'autres déplorent, mais duquel ils reconnaissent tous la réalité et l'importance. On parle ici de « l'autofiction » et on donnera pour première preuve de l'importance qui lui est accordée l'ouvrage, l'un des pionniers en sa matière, que signèrent Dominique Viart et Bruno Vercier il y a plus de vingt ans : *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*[1].

En des analyses que partagent ou auxquelles se rallient la plupart des critiques, Viart, dans son propos introductif, notant que « quelque chose a changé », écrivait :

> Aux jeux formels qui s'étaient peu à peu imposés dans les années 1960-1970 succèdent des livres qui

1. B. Vercier, D. Viart, *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.

> s'intéressent aux existences individuelles, aux histoires de famille, aux conditions sociales, autant de domaines que la littérature semblait avoir abandonnés aux sciences humaines en plein essor depuis trois décennies, ou aux « récits de vie » qui connaissent alors un véritable succès[1].

Sans qu'il faille voir là forcément le signe d'une quelconque régression, s'opère ainsi un retour au « réalisme » romanesque, retour à la faveur duquel le contenu psychologique ou sociologique du récit semble désormais reléguer au second plan toute considération d'un autre ordre. Significativement, la synthèse que proposent Viart et Vercier s'ouvre avec une section consacrée aux « Écritures de soi » qui, elle-même, débute avec un chapitre intitulé « Variations autobiographiques » et principalement consacré à l'autofiction.

En général, le phénomène de l'autofiction est présenté comme une salutaire réponse ou une néfaste réaction à la doxa théorique, elle-même solidaire du roman expérimental des décennies antérieures. À tous égards, une rupture s'opère, dit-on, au début des années 1980. Elle concerne notamment le roman et se traduit par le fait que les notions d'auteur et de personnage, d'individu et de psychologie s'y trouvent réhabilitées et que le Je de l'écrivain y procède à son grand et spectaculaire retour. La littérature des années 1950 et 1960 – au temps du Nouveau Roman, de la Nouvelle Critique et de *Tel Quel* – proposait aux lecteurs des romans racontant des histoires – voire des absences d'histoires – sans personne – dépourvues apparemment d'auteurs et de protagonistes – et n'ayant d'autre objet apparent que l'écriture prise en elle-même et pour elle-même.

1. *Ibid.*, p. 5.

En réaction, continue-t-on, la littérature nouvelle des années 1980, derechef, offrirait aux lecteurs des romans personnels où l'auteur raconte sa propre histoire, se met en scène lui-même et exprime sa parole propre en l'assumant comme telle. En ce sens, l'autofiction constituerait la forme principale prise par la relégitimation du roman réaliste traditionnel – et plus précisément : du roman autobiographique – dès le début des années 1980, mais de façon beaucoup plus visible et incontestable à partir de la fin des années 1990.

Le résumé très grossier qui précède n'est pas totalement faux. Mais il est très simplificateur. Pour cette raison, il demande à être précisé, nuancé. En tant qu'écrivain, dès mon premier roman paru en 1997, *L'Enfant éternel*, j'ai été vu comme l'un des auteurs représentatifs de la nouvelle « autofiction » à la française. C'est pourquoi, depuis, j'ai été amené à m'exprimer souvent sur ce point de manière à expliquer dans quel sens j'entendais le mot « autofiction » et dans quelle mesure je me reconnaissais en lui. C'est ce que je me propose de faire à nouveau aujourd'hui, en actualisant mon discours sur un mode approprié à la collection dans laquelle il prend place, en donnant à la fois l'idée la plus objective, je crois, de l'autofiction, mais en indiquant également l'interprétation nécessairement subjective qu'en tant que romancier et essayiste impliqué dans ce phénomène je suis susceptible d'avancer.

CHAPITRE PREMIER

Le mot

Quand un terme nouveau s'impose dans le lexique d'une discipline, il est rare que l'on puisse en nommer l'inventeur ou en situer avec certitude l'origine. Pour l'autofiction, il en va autrement. L'histoire de ce mot est bien connue et elle a été plusieurs fois racontée – notamment, avec une grande précision et une parfaite équité, par Philippe Gasparini dans *Autofiction. Une aventure du langage*[1]. En dépit de quelques tentatives, aussi rares que vaines, pour en disputer la paternité à son auteur et malgré les très nombreux efforts de ceux qui entreprirent de le lui ravir et de s'en approprier l'usage, nul ne conteste plus que le mot « autofiction » fut forgé par Serge Doubrovsky et qu'il apparut en 1977 dans le petit texte de présentation, le « prière d'insérer » ou « quatrième de couverture », que l'écrivain rédigea à l'occasion de la parution de son troisième roman, *Fils* – troisième si l'on compte pour un roman *Le Jour S* (1963), « roman discontinu » composé de sept nouvelles.

I. – Genèse et définition

À la date où il fait pour la première fois usage du mot qu'il a fabriqué, Serge Doubrovsky (1928-2017) est professeur de littérature française à New York University. Connu des seuls spécialistes pour les

1. P. Gasparini, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008.

travaux qu'il a consacrés à des auteurs aussi différents que Corneille, Proust ou Sartre, il compte modestement au nombre des représentants de ce que l'on a appelé la « Nouvelle Critique », à laquelle il a consacré un livre[1]. Il s'est tardivement et sans grand succès essayé à l'écriture romanesque avec *Le Jour S* et *La Dispersion* (1969) et s'est engagé ensuite dans l'écriture d'un nouvel opus, *Le Monstre*, dont les dimensions et la facture vont rendre impossible la publication – ne serait-ce que pour des raisons commerciales. Il y relate une journée dans la vie de son auteur, universitaire français en poste à New York, partageant son temps entre la psychanalyse qu'il suit et le cours qu'il consacre à la *Phèdre* de Racine. On en trouvera le résumé et l'analyse dans la thèse que lui consacre Guillaume Chabat[2]. Le « tapuscrit originel inédit » de l'ouvrage ne sera publié qu'en 2014 grâce aux soins d'Isabelle Grell, l'une des meilleures spécialistes de Doubrovsky et de l'autofiction[3]. À la page 1059 de l'ouvrage – qui en compte 1695 ! –, l'éditrice repère l'apparition fugitive du terme « AUTO-FICTION », auquel l'auteur n'accorde cependant que quelques lignes et auquel il semble n'avoir alors prêté que peu d'attention, au point de prétendre par la suite en avoir oublié la toute première occurrence.

Le manuscrit ayant été refusé par les premiers éditeurs auxquels il avait été présenté, Doubrovsky révise *Le Monstre* et donne à l'ouvrage des proportions et une tournure susceptibles de moins effrayer ses lecteurs potentiels. Le livre paraît aux éditions Galilée

1. S. Doubrovsky, *Pourquoi la nouvelle critique. Critique et objectivité*, Paris, Mercure de France, 1966.
2. G. Chabat, *Le Verbe ou la Vie. Doubrovsky et la dialectique de l'autofiction*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2025.
3. I. Grell, *L'Autofiction*, Paris, Armand Colin, 2014.

sous le titre de *Fils* en 1977. Doubrovsky en rédige lui-même la quatrième de couverture. Reprenant le terme qu'il avait inventé, il y présente son livre comme une « autofiction » :

> Autobiographie ? Non. C'est un privilège réservé aux importants de ce monde au soir de leur vie et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut *autofiction*, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau. Rencontres, *fils* des mots, allitérations, assonances, dissonances, écriture d'avant ou d'après littérature, *concrète*, comme on dit musique. Ou encore, autofriction, patiemment onaniste, qui espère maintenant faire partager son plaisir[1].

Même si elles sont citées souvent de manière incomplète (on n'en retient que la phrase où apparaît le mot « autofiction ») et parfois de manière incorrecte (l'« autofriction » onaniste y perd pudiquement son « r »), ces quelques lignes contiennent la première et la plus canonique des définitions de l'autofiction. Son auteur et tous les commentateurs – je ne fais pas exception à la règle – ne manquent pas de s'y rapporter systématiquement : « Fiction d'événements et de faits strictement réels », dit donc Doubrovsky.

Le terme « autofiction » constitue, il est vrai, une belle trouvaille – et aucun autre, en dépit de nombreuses tentatives en ce sens, ne parviendra jamais à le remplacer, à le détrôner. Ce néologisme, de façon brillante et limpide, combine le préfixe « auto » de « autobiographie » avec le mot « fiction ». Il fixe ainsi le paradoxe originel sur lequel repose l'autofiction, genre littéraire qui se réclame à la fois du régime de véridicité

1. S. Doubrovsky, « Prière d'insérer », *Fils*, Paris, Galilée, 1977.